

Interview avec GARCIA VARGAS Daphné

Van Mol Mariem : Nous avons avec nous aujourd'hui Daphné qui est une artiste d'origine mexicaine. Bonjour Daphné ! Peux-tu nous expliquer qui tu es ? Quelle est ta pratique artistique ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie en tant qu'artiste ? Que fais-tu ici à Paris ?

Garcias Vargas Daphné : Oui, bien sûr ! D'abord merci pour l'invitation. Je suis très contente d'être là. Alors, je suis donc mexicaine, migrante et mère. Ma pratique artistique a beaucoup changé. Avant, je faisais des performances, de la sculpture, de la peinture et beaucoup de domaines d'installation aussi. Mais c'est devenu plutôt un mode de faire. Ce sont surtout les sujets qui changent. J'ai toujours été mêlé dans les questions de genre et surtout dans les droits des femmes. L'expérience avec beaucoup de volontariat/bénévolat dans des associations mexicaines a fait beaucoup changer mon sujet. Maintenant, je suis en France depuis 3 ans. Ça change beaucoup mon sujet alors je me sens dans le féminisme et je développe un tout petit peu ma pratique artistique, je pense. Et dans le point de vue institutionnel. C'est-à-dire que je suis en train de faire une organisation humanitaire pour les droits des femmes.

V. M. M. : Ah ! C'est bien. Et en quoi consiste cette organisation ?

G. V. D. : Mon organisation vise à aider à la cause des femmes surtout à donner un guide. Car c'est très difficile d'être migrant. On est amené à voir beaucoup de violences conjugales des femmes américaines-latines en France. Et ce sont les choses que je veux faire comme métier. Aider et guider les femmes un petit peu dans ces cas de violences conjugales.

V. M. M. : Peux-tu me raconter ta pratique artistique ? Comment ça a commencé ? Qu'est-ce qui t'a amené à créer cette association ?

G. V. D. : C'est important de savoir que pour moi, les contextes où j'ai été sont importants. Le Mexique est très développé au niveau du féminisme depuis 2019, il y a beaucoup de manifestations et heureusement. Et il y a beaucoup de répression aussi au sein des manifestations. Et ça, c'est une chance pour moi de savoir qu'on peut faire quelque chose même s'il y a beaucoup de contraintes. Et c'est là que je vois un chemin très ouvert. C'est une chose qui m'attire beaucoup. La cause des femmes est pour moi très puissante pas seulement au Mexique, mais aussi en France où on voit que la cause se développe beaucoup. Car on a besoin de sortir de ces cadres établis surtout dans l'art. On voit beaucoup de femmes qui font de l'art et qui ne sont pas reconnues et ça me touche beaucoup. La cause des femmes n'est pas seulement de lutter contre quelque chose. Il faut vraiment intégrer la notion de femme et qu'est-ce que cela veut dire dans la société.

V. M. M. : C'est quoi votre origine d'intérêt à l'art et à ce sujet ? Quelles sont vos sources d'inspiration pour faire l'art et aussi à vous intéresser à la cause des femmes ?

G. V. D. : J'ai beaucoup d'intérêt dans le cinéma. Il y a un cinéaste que j'aime beaucoup qui s'appelle Terrence Malick. Il est ma vraie source d'inspiration dans l'art plastique visuel. C'est un cinéaste qui touche à toutes les émotions. C'est un cinéma d'expérience de la vie, des étapes de vie. Il touche à beaucoup de sujets : amour, relations, la vie avec l'autre. Et pour moi, c'est assez essentiel dans la vie humaine. Depuis là, j'ai dit pour moi, il y a un point de départ très, très important dans ma pratique artistique. Pour moi, c'est très important la famille comme je pense pour tous les Mexicains qui existent dans le monde. C'est une chose qui nous touche beaucoup.

À partir de là, j'ai dit, il y a un point commun dans ma pratique artistique, dans mes performances. J'ai fait beaucoup de photos de performances.

V. M. M. : Est-ce que tu peux expliquer ce que c'est ?

G. V. D. : Je faisais des actions qui illustraient un tout petit sentiment que j'ai dans ce monde. Je faisais ça et plusieurs sessions de photos et après, je faisais toute une histoire illustrative de ce que ça veut dire, d'un concept par exemple. Et à partir de là, j'ai vu qu'il y avait les affections, les sentiments, les émotions les plus puissantes qui étaient dans ma pratique. J'ai vu qu'il y avait beaucoup de clichés, on a beaucoup de culture des masques par exemple dans les cinémas. On en voit comment on traite l'amour comme quelque chose d'irréalisable. Et ça peut amener des problèmes aux gens. Pour les femmes, c'est catastrophique, car on pense à un monde où on n'était pas là. Le contexte est tellement différent qu'on a besoin vraiment de se reformuler soi-même et de voir à travers les cultures de masse. Parce que ça, c'est apparu dans un monde qui n'est pas le même, qui retraite le cinéma et la télévision par exemple. Et je pense que ça, c'est la chance aussi de l'art, tu peux vraiment te questionner à toi-même, ça c'est pour moi ou pas pour moi. Qu'est-ce que j'ai vraiment appris des autres ? Qu'est-ce qui m'appartient ? Et ça, c'est vraiment très intéressant pour moi.

V. M. M. : OK ! Depuis combien de temps pratiques-tu cette discipline ?

G. V. D. : Je pense que c'est une chose qui m'attire depuis que j'ai 6 ans. Ma vie a été beaucoup attirée par ça, car mon père était peintre. Mon frère aussi est plus grand, était peintre et c'est une chose que toujours, j'ai vue avec beaucoup de curiosité. J'ai envie de toucher, mais à ce moment comme mon père était très sérieux. Il disait que je ne pouvais pas toucher à ces choses, car c'est son travail, mais j'étais admirative de son travail. Puis là, j'ai commencé à faire des petites choses. J'aimais beaucoup faire des assemblages avec des choses de la poubelle par exemple. De faire des

peintures aussi. Je pense que ça a été vraiment une chose qui m'a marqué depuis ma naissance. Aussi, j'avais beaucoup de familles qui faisaient de la danse et je pense que c'est très culturel au Mexique. C'est un sentiment de vouloir faire quelque chose d'artisanat déjà.

V. M. M. : Est-ce que tu peux me raconter un peu ton parcours artistique ? Les étapes de celui-ci ? Les obstacles rencontrés ? Les choses qui t'ont aidé dans ton art ?

G. V. D. : Je pense que ma première étape, c'était dans le cinéma. J'ai trouvé beaucoup de possibilités dans celui-ci. Je pense que c'est mon point de départ pour voir que le visuel, c'était très important pour moi. Après ça, j'ai mis ce point dans la mode par exemple, c'était pour moi aussi un truc très important de développer des vêtements. Et il y a beaucoup de la mode dans le cinéma après c'étaient les installations. Après, c'était la photo. Mais je pense qu'au-delà de la technique, une chose qui a développé mon art, c'est que j'ai vu les obstacles en étant une femme. Parce qu'au Mexique, on sait que c'est un pays assez machiste et sexiste. Et quand tu es artiste, tu te centres sur un sujet, dans ton laboratoire, dans ta chambre, tu fais des créations et des choses. Tu sais qu'il y a beaucoup de compétences quand tu veux sortir ton œuvre d'art.

V. M. M. : Du coup, être une femme, c'est un obstacle ?

G. V. D. : Pour moi, ça l'était. Car tu peux techniquement développer quelques concepts, des idées si tu veux, mais ça dépend de ton concept d'art ou d'artiste, mais surtout, c'est quand tu montres ton œuvre, ça, c'est autre chose. C'est comme montrer tes enfants à la vie extérieure. Et là, ce sont beaucoup de compétences. Tu crois qu'il y a toujours la lumière sur eux. Quand tu vois un livre d'art, tu ne vois pas beaucoup de femmes dans l'histoire de l'art. Il y a moins de femmes que d'hommes et là, c'est une question importante à développer au niveau artistique pour les femmes. Il y a beaucoup de femmes qui ne sont pas dans l'histoire seulement parce qu'elles étaient cachées, parce qu'elles ne voulaient pas être incompetentes avec un enjeu de l'art, dans la lumière.

V. M. M. : Pourquoi pensez-vous que les femmes ont peur de se montrer ? De se mettre en lumière dans l'art ?

G. V. D. : Déjà, quand tu vois l'histoire de l'art, tu sais qu'il n'y avait pas de permission d'entrer à l'intérieur en tant que femmes. En tant que modèle, tu pouvais être nu et être dessiné, mais jamais en tant qu'étudiant. Je pense que c'est aussi une chose avec les causes des femmes, c'est pour ça que je pense que c'est très important les causes de femmes et les mouvements sociaux vers ça. Parce que si tu ne bouges pas les choses au niveau sociétal, tu ne peux pas bouger les autres thématiques de la vie au niveau scientifique, au niveau artistique ... Et je pense que c'est un pas

vers la lutte sociale, ce genre d'action appartient aux femmes. Je pense qu'on avance comme ça dans la société.

V. M. M. : Qu'est-ce qui t'a encouragé à faire de l'art ? Qui t'a soutenu ?

G. V. D. : Je pense que c'était un niveau très solitaire pour moi et l'art. C'est quelque chose que j'ai fait pour moi. Pour me développer en moi, pour m'exprimer surtout, c'est ma manière d'expression la plus puissante. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui m'aidaient bien sûr. Surtout des personnes qui étaient de mon côté, ma mère par exemple qui est une personne qui m'encourage toujours. Car j'avais justement cette peur qu'on a en tant que femme artiste, c'est de nous montrer vraiment comme on est. Et ma mère disait : « Si tu veux faire quelque chose, il faut que tu ailles jusqu'au bout ». J'ai toujours été là et je pense que ce sont les personnes qui m'ont le plus encouragée. Je pense qu'il y a beaucoup de maitres ici dans mon université, des séniors qui m'aidaient beaucoup à développer mes concepts. Pas seulement à ça, mais aussi au niveau personnel. Car le chemin artistique, c'est aussi beaucoup de personnel. Tu ne peux pas nier les émotions, tu ne peux pas faire quelque chose de bon si tu n'allies pas les 2 choses.

V. M. M. : À part être femme, y a-t-il eu d'autres obstacles que vous avez ressentis dans votre pratique de l'art dans votre pays ? À Paris ?

G. V. D. : Je pense que ce ne sont pas seulement des questions de se montrer. C'est aussi de montrer ce qu'on est à soi-même. On a toujours cette charge mentale en tant que femme de faire quelque chose qui plait à l'autre, mais pas de faire les choses qu'on aime nous-mêmes. Et s'accepter surtout comme ça. Je pense que dans l'art, c'est ce que j'ai surtout essayé de traduire, d'être vivante, car quand je peins, je me sens libre. Parce que je me sens libre quand je fais l'art. Et je pense que c'était le 2^{ème} obstacle dans tout mon parcours. De me montrer comment je suis vraiment sans importance à l'autre... Évidemment, il y a toujours un spectateur qui va te poser des questions, qui va te juger, mais tu dis : « Je suis comme ça », si tu aimes bien, c'est bien sinon tu dis : « Tu n'as qu'à passer à autre chose ».

V. M. M. : As-tu subi des discriminations en tant qu'artiste ? En tant que femme ? Migrante d'origine mexicaine ? Ici à Paris, en Europe ?

G. V. D. : Non, pas pour l'instant. Mais je pense que par contre, il y a beaucoup de **classicisme** dans l'art.

V. M. M. : C'est-à-dire ?

G. V. D. : Par exemple, il y a, au Mexique, je parle, quand tu es étudiante, tu peux être étudiant si tu as un niveau ou les moyens économiques de pouvoir le faire. Pour faire de l'art au Mexique, c'est que tu as vraiment les moyens économiques pour le faire et ça, je pense que c'est de la discrimination énorme. Ça révèle beaucoup de **classicisme**. Pour moi, c'est une grande discrimination surtout parce qu'après que tu sortes de l'école ou de l'université que tu as payées très cher, tu sais que tu as besoin de te battre ailleurs et que tu as besoin d'amener ton projet à un niveau où c'est vraiment attractif pour les autres. Et que tu as besoin de le vendre sur le marché et tu vois que ce marché existe beaucoup économiquement et c'est toujours une catastrophe ce cycle. Car si je ne donne pas d'argent dans mon œuvre, il ne va pas se vendre.

V. M. M. : Est-ce que maintenant, tu arrives à t'épanouir artistiquement ?

G. V. D. : Ah ! Je pense que dans le projet que je suis en train de mener actuellement en France, je pense que je me sens épanouie dans le sens que toutes les choses créatives que tu vois derrière le projet sont prêtes à sortir et à être exposé. Mais par contre, je pense qu'il y a toujours cette chose institutionnellement, c'est autre chose. Quand on mène un projet artistique qui appartient à un projet humanitaire, tu as besoin d'une administration derrière, d'un soutien économique qui s'est établi déjà et que tu ne peux pas bouger beaucoup, un business plan, toutes les choses que c'est facile et c'est là que tu te trouves que tous ces outils artistiques peut-être que ce n'est rien, mais quand tu l'affrontes à quelque chose de sociétal et c'est là la preuve, je pense.

V. M. M. : Est-ce qu'avec ton art, tu as des choses à dénoncer ? À défendre ?

G. V. D. : Oui. Avant, il y avait toujours la cause sociale qui était quelque chose de puissant dans mon œuvre. Avant, j'avais un projet de nature écologique. Il s'appelait : « Natural Essay Artificial » qui signifie nature comme artifice et c'était une chose évidemment pour défendre écologiquement quelque chose et au Mexique surtout, développer cette idée et ces concepts de l'écocide que c'est tellement actuel, car il y a beaucoup d'écocides surtout en Latine Amérique. Pour défendre les terres, il y a beaucoup d'activistes qui sont morts déjà et on ne peut pas se défendre à ce niveau.

V. M. M. : Pourquoi ?

G. V. D. : Parce qu'il y a beaucoup d'intérêts capitalistes là-dedans. Les activistes, c'étaient les cibles, les « périodistes », des personnes qui cherchent surtout à dire quelque chose d'important, ce sont les cibles surtout en Latine Amérique. Les « périodistes » qui parlent de la violence au Mexique, c'était une cible. Les écologistes qui veulent défendre une terre parce qu'il y a des intérêts capitalistes et monétaires là-dedans et les femmes qui ne défendent pas seulement les causes de la violence, mais qui peuvent être, par exemple écoféministes. Si tu t'amènes dans cette

chose, c'est très dangereux en Latine Amérique, au Mexique, je ne te dis pas. Mais c'est pour ça que je pense que cette chose, de me battre contre quelque chose était toujours dans mon être et toujours dans mon être et dans ce dernier projet, c'est féministe. Je pense que c'est totalement féministe et artistique et je veux défendre surtout ce côté de la violence que je vois ici, qu'on pense peut-être en Latine Amérique est accepté ou peut-être au Mexique, en Colombie. Dans ce niveau juridique, on n'aide pas beaucoup les femmes, mais ici en France, il y a beaucoup de cas de violences conjugales devant lesquelles on ne sait pas comment se défendre en tant que migrant. Parce qu'il y a un langage à développer et si tu ne sais pas bien parler la langue alors tu ne peux pas te défendre. Il y a beaucoup de choses qui « téboulait » en tant que femme migrante et ça, c'est quelque chose qui me tient à cœur maintenant.

V. M. M. : Très bien, tu vas lutter pour les femmes. Qu'est-ce qui pourrait être amélioré dans ta pratique ? Pour réaliser ton œuvre ?

G. V. D. : La collectivité surtout ! Je sens que je suis formatée un petit peu, à être individuel. Je fais toujours les choses moi-même, toute seule. Je dis : « Je veux ça, je veux ça si ça ne me convient pas, je les laisse et je passe à autre chose ». À ce niveau, je pense qu'il faut vraiment en tant qu'humanité agir comme un collectif. Et dans les choses importantes, il faut vraiment penser à l'autre, pas seulement pour l'intégrer et pour améliorer le travail. Sinon, vraiment pour une question de solidarité et de dire, il y a quelqu'un qui a un point de vue très important et que ça peut être le contraire qu'on pense et après, on voit vraiment que c'est une chose qu'il faut intégrer dans nos études, dans notre travail. Je pense que l'autre, c'est très important. Il faut vraiment penser qu'on n'a pas nous-mêmes seulement la vérité, il y a autant d'opinions qui sont importantes et qu'il faut écouter surtout. C'est quelque chose d'important et ne pas seulement parler tout le temps, il faut écouter. Ça peut changer pas seulement ta vie, mais aussi tes projets ou quelque chose de sociétal dans l'humanité.

V. M. M. : Très bien ! J'ai une autre question. Qu'est-ce que tu attends des institutions françaises ? Des citoyens français ? Qu'attends-tu pour qu'il y ait plus d'équité envers les femmes migrantes qui souhaiteraient être artistes ?

G. V. D. : Je pense que je n'ai jamais été en attente de quoi que ce soit. Ni des institutions ni des personnes. Je pense que nous-mêmes, on a besoin de faire les changements. Si c'est possible au moins essayer de changer un tout petit peu les choses et pour imposer au niveau global si c'est local. Les femmes ont besoin de dire : « On est importante, on a une voix, on a quelque chose qui est vraiment différent que les hommes. » Parce qu'on est des individus très différents au niveau physique, au niveau émotionnel. Ce n'est pas le même fonctionnement. Je pense que dans l'art

surtout, il faut montrer que nous, les femmes, on a besoin d'avoir une partie de tous ces marchés. On a besoin d'avoir une partie dans notre exposition, on a besoin d'être critiqué, commenté, on a besoin d'avoir cet espace pour s'exprimer. Je ne parle même pas d'exposition, mais seulement d'un endroit où on peut s'exprimer librement et totalement. Et si on est jugé ou pas, ça appartient à chacun des spectateurs. On a besoin qu'on nous commente peu importe ce qui est dit. Je pense que s'il y a cette tolérance à accepter et à écouter la voix des femmes, on peut faire beaucoup de choses.

V. M. M. : Qu'est-ce que toi, Daphnée en tant qu'artiste femme, qu'est-ce que tu veux donner comme conseil pour encourager les femmes artistes, les nouvelles générations ?

G. V. D. : Les meilleurs conseils que je peux leur donner, c'est vraiment de savoir qu'on a une voix très puissante et qu'être femme, c'est très politique. Et c'est très différent d'être un homme. C'est vraiment ce changement dans le mental, dans ce niveau. Je ne veux pas parler du féminisme, mais vraiment se sentir bien dans sa peau, se dire, c'est ça ce que je suis et mon regard n'est pas le même à un homme. On a des caractéristiques spéciales et on a besoin de bouger des choses dans l'art, dans la science et c'est là que tu commences à te reconnaître et il y a beaucoup de possibilités. Parce que quand tu n'apprends pas ta singularité, quand tu ne sais pas qui tu es, c'est très facile de se perdre. Et de voir que tu fais un schéma qui n'est pas le tien. Et quand on se reconnaît soi-même, je suis Daphnée, je suis Mariem, c'est ce que je suis dans mes chemins de vie, ce sont ça mes outils, c'est ce que je veux exprimer, quand il y a un objectif, tu peux faire beaucoup de choses et pas seulement dans le champ de l'art, sinon dans toute ta vie, je pense.

V. M. M. : Super ! Et j'ai encore une dernière question. Ça vous intéresse de participer activement à une plateforme de rencontre, d'encouragement et de dialogue autour de l'art et pour les femmes artistes de cultures diverses et internationales dans le but de faire entendre au niveau européen ?

G. V. D. : Oui, bien sûr. Comme j'ai dit, je suis ouvert à la collectivité plus que rester seule dans mon monde, en mode individuel.

V. M. M. : Merci beaucoup, Daphnée, c'était très intéressant. Tu es une découverte. Au revoir Daphnée.